

Isadora Duncan 1878-1927

Née en 1878 à San Francisco, Isadora Duncan est la fille d'une pianiste virtuose, « english lady » dans le plus pur style victorien, et d'un poète américain de la high class, bientôt ruiné par de mauvaises affaires. Abandonnée avec ses quatre enfants, Mrs Duncan les élève dans la pauvreté, l'amour de l'art et de la beauté. Les soirées à lire les classiques soudent le clan, sur lequel plane la figure d'un père présenté comme l'incarnation du Mal. Après les petits larcins qui contribuent à faire vivre la famille, Isadora, la plus jeune, danse sans relâche, sur la plage, face au Pacifique. Elle déploie en gestes souples et en tenue légère, l'énergie d'une liberté qui donne sens à sa vie.

Le soir, dans les logements sordides qui se succèdent, la tribu Duncan se nourrit de lyrisme antique, de Beethoven et de Chopin, autour du piano. Sans tutu ni pointe, Isadora invente une danse à elle, lovée dans ses écharpes qui sont comme les prolongements de ses bras en arabesques. La danseuse autodidacte fait des émules ; elle a quatorze ans et déjà les petites filles du coin se pressent autour d'elle pour la regarder et apprendre : à bouger, à respirer, à vivre leur corps, loin des lacets et des corsets.

Cabaret

Il faut manger, survivre ; les cabarets, le music-hall, la fumée et les vapeurs d'alcool : le public, qui vient y chercher d'autres sortes de charmes, est un peu intimidé par l'indécence naturelle de cette nymphe sortie de nulle part. Pédagogue dans l'âme, les cours de danse qu'elle donne avec sa sœur rapportent bientôt un peu d'argent et la famille accède à un léger confort. Des nuits entières, Mrs Duncan accompagne sa fille au piano et rythme ses exercices d'assouplissement. A côté d'une discipline qui ne doit rien à la barre mais qui trouve son souffle dans le centre du corps, Isadora crée des chorégraphies sur la musique d'Ethelbert Nevin, compositeur en vogue, contre l'avis de ce dernier ! Mais à peine l'a-t-il vue danser qu'il se ravise, et lui propose de donner, ensemble, quelques représentations dans la petite salle du Carnegie Hall ; l'engouement est immédiat et le jet set new-yorkaise

se presse pour voir la « danseuse aux pieds nus ». Ses admirateurs s'appellent Vanderbilt, Belmont et Mrs Astor, l'une des plus grosses fortunes des Etat-Unis. Le snobisme des riches n'ayant d'égal que leur pingrerie, Isadora touche à peine de quoi payer son hôtel. Lucide, elle sent que le piège se refermera bientôt si elle n'échappe pas aux griffes d'une renommée qui s'annonce aussi éphémère que superficielle. La famille Duncan prend la décision de quitter l'Amérique pour rejoindre la vieille Europe, l' Angleterre. Là, à la croisée des siècles, George Bernard Shaw s'insurge contre l'injustice sociale et l'hypocrisie, dans la vie comme dans les arts. Critique musical, il appelle de ses vœux des ballets moins convenus, et sur Wagner, une « dance-drama » qu'aucun chorégraphe ne semble capable de créer. Il ne devra plus trop attendre : Isadora arrive !

Messianique

A Londres, les quelques engagements ne suffisent pas et les Duncan logent finalement dans le cimetière de Chelsea ! Pourtant, et ce sera une constante dans la vie de la danseuse, à chaque fois que tout espoir semble perdu, le miracle se produit. Il prend cette fois la forme d'un journal ouvert sur un banc, à la page annonçant une soirée donnée par une richissime américaine qu'Isadora a connue à New-York ; nouvelles prestations mondaines et nouveaux répits. La danseuse, pourtant, cherche autre chose : elle veut instaurer une danse moderne qui bouleversera le vieux monde ; messianique, elle veut créer par la danse des rapports différents entre les hommes, croit au retour du paradis perdu, à une humanité plus généreuse, fraternelle, débarrassée des rapports de domination qui durcissent les cœurs et divisent le genre humain. Par sa danse, elle veut faire émerger une société nouvelle, inspirée de l'âge d'or antique, dont l'artisan ne sera pas un homme, mais une femme ! Et quelle femme ! A cent lieues des canons de l'époque, Isadora respire la santé, n'a aucun penchant pour la neurasthénie et ne cache pas une silhouette chétive sous des mètres de draperies. Son corps, Isadora l'affiche, l'affirme et le travaille pour le faire advenir, libre, sous les voiles. Son équilibre, ce n'est pas dans un dos cambré qu'elle le trouve, mais dans le plexus solaire. C'est à Paris, au printemps 1900, qu' à vingt-deux ans elle trouvera enfin un

public à sa mesure. Dans la ville lumière, ce sont d'abord les artistes et les intellectuels qui comprennent le formidable élan porté par cette divine messagère.

Le premier à la reconnaître est Victorien Sardou dont les mots sonnent comme un étrange avertissement : « Mademoiselle, je vous plains autant que je vous admire, car vous défiez les dieux. Méfiez-vous de leur vengeance. Les plus doux fruits de la gloire dissimulent en leur sein des poisons bien amers ».

Fascination

Isadora ne sera pas épargnée par la vie. Trois fois mère, elle perdra tous ses enfants, dans des circonstances tragiques. Adulée par les uns, que sa féminité fascine jusqu'à les tétaniser, elle s'éprendra souvent d'hommes dont les penchants lui interdisent l'amour.

Pourtant, à Paris, elle inspire Rodin qui la dessine et écrit d'elle : « Miss Duncan, c'est l'art entier et souverain ». Rien de moins ! Mais un rien qui n'est jamais acquis. A vingt-quatre ans elle crée, à Vienne et à Munich, la septième de Beethoven devant des salles curieuses avant d'être conquises. Après une tournée fatigante et une nouvelle déception amoureuse, Isadora se repose sur l'Adriatique quand son destin croise celui de Ferdinand d'Autriche.

Une courte liaison, qui ne laisse personne indifférent, mais qui lui redonne le goût de vivre, et de se battre pour sa cause : faire triompher la danse, et la femme. Au pays de Bach, Beethoven et Wagner, personne ne s'insurge contre les prétentions de cette artiste, à révolutionner la danse d'abord, à l'imposer ensuite comme un art intégré aux autres, indissociable de la musique, de la poésie et de la rhétorique. Car ses représentations sont souvent pluridisciplinaires : tout est dans tout et la Beauté universelle ne connaît pas de barrière. Les plus beaux esprits le reconnaissent, Cosima Wagner la première, qui donne un « imprimatur » sans réserve à son interprétation de *Tannhäuser*...à Bayreuth!

1903 : Isadora a de l'argent, elle veut enfin voir le pays de ses songes éveillés et gagne la Grèce où elle veut créer sa première école de danse. Elle voit grand, trop grand sans doute, c'est un échec. Retour en Europe pour renflouer les caisses ; une amourette avec un autre Ferdinand, de Bulgarie cette fois, et la voilà partie conquérir la Russie, patrie de la Pavlova ; elle arrive à Saint-Pétersbourg le 22 janvier 1905, dimanche rouge d'une grève générale

réprimée dans le sang. La tournée est triomphale. Outre une recette considérable, Isadora en rapporte surtout des images qui ne s'effaceront plus de sa mémoire ; celles de l'esclavage et de la toute-puissance de l'argent. Après 1917, l'*Isadorable*, comme on l'appelle, vivra durant de longues périodes en Russie Soviétique, où elle ouvrira une dixième école de danse.

Ruinée à nouveau, elle devient l'amante de Paris Singer, son « Lohengrin », auquel elle donnera un fils. Couple célèbre et combien contradictoire : lui, gère l'empire hérité de son père, Isaac Singer, (celui des machines à coudre), alors qu'elle se fera le chantre de la révolution prolétarienne sur toutes les scènes du monde, Etats-Unis compris !

Consécration

Sa fortune, elle la consacre surtout à ses écoles. Ses idées sur l'éducation sont aussi précises que sur la danse et c'est elle qui subvient entièrement aux besoins des petites pensionnaires, toutes issues des classes laborieuses. L'hygiène est irréprochable, le régime végétarien et la discipline rigoureuse, mais il n'est pas question de déformer les corps ni de les torturer avec des exercices contre nature.

C'est au printemps 1909 qu'Isadora Duncan connaîtra, à Paris, le plus grand succès de sa carrière : *Le Figaro* lui consacre trois colonnes, le *New York Herald* assure qu'elle vient de « donner au vieux monde croupissant un nouvel espoir de jeunesse et de foi » alors que Colette écrit, après avoir quitté la salle : « ...Je songe à la bizarrerie féminine, en regardant toutes ces femmes qui applaudissent Isadora Duncan. Levées à demi pour mieux crier leur enthousiasme, elles se penchent ligotées, casquées, colletées, méconnaissables, vers la petite créature nue dans ses voiles, debout sur ses pieds intacts et légers, et dont les cheveux lisses se dénouent. Qu'on ne s'y trompe pas ! Elles l'acclament, mais ne l'envient point. Elles la saluent de loin, et la contemplent, mais comme une évadée, non comme une libératrice. »

Traces

Isadora Duncan mourra tragiquement, en 1927, sur la Riviera où elle s'enivre et s'encanaille aux côtés de Cocteau et de Marie Laurencin. Les ombres jetées sur son travail par une vie

tumultueuse n'ont pourtant pas réussi à ternir l'éclat de son héritage. Les femmes d'aujourd'hui et de demain lui doivent d'avoir tracé, à son corps défendant, un chemin vers la reconnaissance de leur identité propre, qui ne se mesure pas à l'aune du regard des hommes ; d'avoir ouvert les yeux du monde sur une femme qui peut vivre de son art sans renoncer à être mère, une femme dont la beauté ne réside pas dans l'artifice mais dans l'harmonie intérieure, une femme qui n'est pas l'égale de l'homme, parce que autre, mais dont la libération est indispensable à la complétude humaine.

Sylvie Lausberg